

C'est curieux comme ce flou, ce léger bougé des contours accroît le sentiment de calme et d'immobilité. Je prenais ce genre de tremblement pour une marque de vitesse, de confusion, d'inquiétude même. Il y a ici une ouate particulière qui allège. L'image elle-même se défait peu à peu de ses frontières : elle est en expansion, elle déteint, vibre au-delà de sa limite, nous prend et nous aspire dans sa suspension. Et cela produit un enveloppement étrange, double : nous sommes enveloppés par leur enveloppement, porteurs et portés. Non plus devant eux, mais comme eux. Et plus je les regarde, ces jeunes modèles de la photo, et plus j'ai envie d'être là, d'être eux. Un instant je crois me reconnaître par un étrange effet miroir et je me surprends à courber le dos moi aussi. Sans ployer pourtant : je ne sens pas l'effort, je ne fléchis sous aucun poids, comme celui qui m'a pratiquement anéanti le jour où je me suis retrouvé devant les deux Caravage qui se font face dans une chapelle de l'église Santa Maria del Popolo : *La Conversion de saint Paul et Le Crucifiement de saint Pierre*. Si je dis cela, c'est qu'en voyant pour la première fois ces deux photographies de Kyungwoo Chun l'idée m'a traversé immédiatement qu'il y avait là l'écho d'un sujet religieux, sa réinterprétation, sans parvenir à me décider s'il s'agissait d'une variation lointaine de la Déposition ou d'un nouveau saint Christophe portant l'Enfant. A tout hasard je suis allé relire la légende dorée du géant qui avait aidé le jeune dieu à franchir un fleuve. Elle dit qu'à mesure qu'ils progressaient dans l'eau, l'Enfant devenait de plus en plus lourd et le fleuve de plus en plus tumultueux et menaçant, tant et si bien que le géant eut le plus grand mal à rejoindre la berge opposée. Parvenu de l'autre côté, il avait prononcé ces mots : « Enfant, tu m'as exposé à un grand danger, et tu m'as tant pesé que si j'avais eu le monde entier sur moi, je ne sais si j'aurais eu plus lourd à porter. » À quoi l'Enfant avait répondu : « Ne t'en étonne pas, Christophe, tu n'as pas eu seulement tout le monde sur toi, mais tu as porté sur les épaules celui qui a créé

le monde. » C'est impressionnant cette idée du poids qui augmente au milieu du fleuve qui lui-même s'emballe parce qu'il est témoin de quelque chose qui dépasse la nature elle-même. Cette idée que l'enfant pèse bientôt autant qu'un adulte, et bientôt encore autant que le monde entier, et finalement autant que l'origine du monde. Mais que pèse l'origine du monde ? Peut-être plus rien, justement, on doute que ce soit là affaire de quantité et de mesure. Une mesure qui excède toute mesure, un poids qui dépasse tous les poids : ce que tout homme devrait peser pour chaque autre, irréductiblement.

Ce détour par le fleuve m'a éclairé sur le désir de me retrouver en eux, les jeunes modèles de la photo, où je sens justement le poids grandir et pourtant l'effort s'abolir sur leurs épaules. Le sujet religieux masquait une autre scène, à sa façon aussi ancienne. Il faut remonter loin pour la retrouver, aux toutes dernières années d'enfance. Elle s'est effacée depuis longtemps, elle nous a quittés pour d'autres, qui après nous la rejoueront, toujours avec la même stupeur. C'est bien ce que j'ai vu ici, dans le flou du passé : l'histoire de ce jeu qui a dégénéré en lutte et sans s'annoncer glissé vers l'étreinte. Quand tout à coup on s'est laissé porter sans résistance, la bouche au creux de l'oreille, le souffle court, brûlant au bord du cou. Cette chose devenue soudain si sérieuse et si lente le jour où l'on s'est retrouvés là dans une chambre qui n'était plus tout à fait celle d'un enfant, collés, enlacés par le dos : pour la première fois on dormait debout. Et pourtant, dans sa toute première éclosion, on n'appelait pas encore cela intimité. On restait muet devant la nouvelle équation ouverte par ce premier corps à corps : en pesant sur nous, l'autre nous libérait d'un poids extraordinaire. Et très vite on s'est demandé combien de temps on allait pouvoir tenir sans rompre l'équilibre, être proches à ce point sans se le dire : je crois qu'on redoutait déjà le nouveau visage qu'aurait le monde après s'être lâchés.

Sous influence

Kyungwoo Chun

Séoul, Corée du Sud, 1969

The Weight #8

Inventaire n° 2017-2291

The Weight #13

Inventaire n° 2017-2292

Vu par Bertrand Schefer

« Sous influence » est une invitation confiée à un auteur qui nous livre un texte personnel, subjectif, amusé, distancié, poétique... sur l'œuvre de son choix dans la collection du MAC VAL.

